

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothée se sépare de son mari](#)[Collection](#)[1837 \(1<sup>er</sup> juillet- 6 août\) : Les premières semaines de la relation et de la correspondance entre les deux amants](#)[Item](#)[17. Rochester, Mardi 1er août 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

## 17. Rochester, Mardi 1er août 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot

Auteurs : Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

### Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

9 Fichier(s)

### Les mots clés

[Conditions matérielles de la correspondance](#), [Discours du for intérieur](#), [Politique \(Angleterre\)](#), [Relation François-Dorothée](#), [Santé \(Dorothée\)](#), [Séjour à Londres](#)

### Relations entre les lettres

**Collection 1837 (1er juillet- 6 août) : Les premières semaines de la relation et de la correspondance entre les deux amants**

*Ce document est une réponse à :*

[11. Duplicata Val-Richer, Mardi 25 juillet 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

---

[11. Val-Richer, Mardi 25 juillet 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

---

[15. Caen, Mardi 1er août 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

---

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

### Présentation

Date 1837-08-01

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit J'ai quitté Londres à 4 heures. J'ai passé une matinée en adieux, en pleurs.

## Information générales

Langue Français

Cote

- 72-73-74, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- I/262-270

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription

17. Rochester mardi 1er août 1837

7 h. du soir.

J'ai quitté Londres à 4 heures. J'ai passé ma matinée en adieux, en pleurs. Une pluie battante m'a accompagnée jusqu'ici, & je m'y arrête par pitié pour mes yeux & un peu pour moi-même. Voici du repos. Au fond je n'en ai pas eu à Londres. J'ai été la proie de mes amis et je trouve véritablement que j'en ai trop. Le ménage Sutherland et tout ce qui y tient m'a paru bien ému de mon départ. Quand un Anglais a la larme à l'œil c'est bien quelque chose. J'ai fini ma journée hier avec lord Melbourne. Notre entretien de la veille lui était bien resté dans l'esprit & ne sera pas perdu. Il est venu dîner avec nous et resté jusqu'à minuit, couché littéralement couché à côté de moi alternativement du plus grand sérieux et de la plus grande bouffonnerie. Il vous faudrait bien du temps pour vous accoutumer à lui.

Comprenez-vous le sentiment de joie avec lequel je me suis placée dans cette voiture que j'aime tant ? Concevez-vous tout ce qu'il y a de passé & tout ce qu'il y a d'avenir dans ce sentiment ? Eh bien rien de plus simple que de croire qu'elle me mène vers ce qui est devenue ma vie, mon bonheur, car enfin c'est pour cela que j'abandonne tout mon voyage l'Angleterre et cependant je tremble, il me semble que ce bonheur Je ne l'attendrai pas, tant il me paraît immense. Je ne sais ce que vous allez décider. Si vous voulez que j'aille à Dieppe j'y irai plus loin non, car on le saurait mais voudrez-vous venir à Dieppe ?

Je ne vous demande rien, il me paraît que je serai très patiente, qu'une fois en France avec notre correspondance réglée je saurai attendre cependant ce qui me semble essentiel c'est de vous voir avant ma rencontre avec mon mari, celle-là aura lieu à la fin de septembre. Vous aviserez.

Douvres vendredi 4 août. Il n'y a pas eu moyen de vous dire un mot ces deux derniers jours, avant hier à Brodstairs, hier voyager de Brodstairs ici avec lady Cowper. Elle ne m'a pas quittée. & la voilà encore attendant que je me décide à partir ou à rester. La mer est mauvaise. Le vent est fort. J'ai peur du mal de mer. Je ne sais si j'aurai le courage de passer. Je n'ai pas eu de lettre ce matin. Il m'en vendra peut être une demain. C'est une étrange passion que j'ai pour ces lettres ! Je n'aime de mieux qu'elles que celui qui les écrit ; & quoique je m'en rapproche en partant, il y a quelque chose qui me retient encore dans le pays où se trouve sans

doute une lettre. Elle sera arrivée à mon fils hier au soir tard, il ne peut me l'envoyer que par la poste de ce soir.

Boulogne, samedi 5. On m'a persuadée de m'embarquer hier. Le temps s'annonçait beau, on me le disait au mieux, quoique je visse bien des vilains montons blancs qui me rendent si malade. Sir Robert Adair qui passait aussi est venu me décider à peine à bord j'ai été saisie du mal plus fort que je ne l'ai jamais eu ; pendant quatre heures je suis restée alternativement évanouie et souffrante de cet horrible mal, dans les bras du seul homme à bord qui ne fut pas malade.

On m'a tenue sur le pont exposé à un vent très fort et un soleil ardent ; en conséquence de quoi j'ai un coup de soleil à la tête qui est une fort vilaine chose. C'est dans cet état que je suis arrivée à Boulogne on a de suite cherché un médecin, car pendant deux heures dans l'auberge déjà je n'avais pas recouvré la force de parler. Le médecin m'a fait mettre au lit. J'y suis restée douze heures.

Je suis mieux mais très faible. Imaginez comme j'ai dû l'être. On me dit en arrivant qu'il y a des lettres à la porte et je n'ai pas pu donner l'ordre de les chercher ! Enfin, enfin, j'ai pu trouver quelques lignes pour le réclamer. Il y en avait trois de Paris ; si mes correspondants avaient pu voir la classification que j'en ai faite il y en aurait eu un au moins bien blessé.

Monsieur quoique le mot ne vous aille pas je suis forcée de vous dire que vous êtes un étourdi. Il n'y a pas de N° à votre lettre. Cela me dérange & me déroute. J'ai sauté du N° 11 duplicita à cette petite lettre sans chiffre. Le véritable N° 11 n'est pas encore entre mes mains ce qui fait que je n'ai pour toute nourriture depuis huit jours que deux mots un peu froids. Non, ils ne le sont pas. Je devine, je sens tout ce que vous ne dites pas, mais j'aime mieux croire à mes sens qu'à mon imagination. Je veux entendre voir, lire, enfin Monsieur, je suis affamée. J'ai relu vingt fois la lettre de Caen.

Ne venez pas me trouver à Paris encore. J'ai besoin de me remettre, & si je vous vois ce n'est pas le moyen. Laissez-moi me reposer, il me semble qu'en réglant bien notre correspondance je pourrai me calmer. Vous adresserez vos lettres à l'hôtel Bristol place Vendôme, c'est là que j'irai descendre car la rue Rivoli n'est pas tenable en été, il y fait trop chaud. Je n'y rentrerai qu'au 1er septembre.

Monsieur, je suis donc en France votre patrie ma... Ah mon Dieu quel mot j'allais tracer. Vous me l'avez dit un jour Monsieur vous aviez alors déjà la certitude que j'adopterais tout ce qui vous appartient. Vous avez vu le fond de mon cœur avant que je n'ai su y regarder moi-même. Vous voyez tout trop vite. Il ne me reste rien à vous apprendre. Et cependant que de choses à vous dire tout, tout ce qui traverse ma pensée !

Le duc de Saxe Meinengen est venu m'interrompre, il demeure dans l'appartement à côté du mien. C'est un très bel allemand, & bien lourd d'esprit. Je le connais d'Angleterre, il est près de la reine veuve. Il me conte ses chagrins en conséquence de la proclamation du Roi de Hanovre, qu'est-ce que cela me fait ? Je passerai ici toute la journée encore, demain si je suis mieux j'irai coucher à Abbeville.

Lundi à Beauvais. Vous voyez que je me ménage. J'en ai extrêmement besoin. Je trouverai des lettres à Paris, mais encore une fois n'y venez pas. Mandez moi quand, à quelle époque ce voyage vous conviendrait le mieux. Ecrivez-moi beaucoup, beaucoup. Vous saurez à peu près tous les jours comment je suis. En attendant ne vous inquiétez pas il n'y a rien de grave. C'est des mots abominablement dérangés. Apprenez-moi à être calme, & ma santé me reviendra. Adieu. Adieu. Il me semble que je respire plus librement en vous disant ce mot de

Boulogne, il est bien tard cependant Adieu Monsieur, écrivez-moi.

## Citer cette page

Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857), 17. Rochester, Mardi 1er août 1837,  
Dorothée de Lieven à François Guizot, 1837-08-01

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 17/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/901>

Copier

## Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur 72-73-74

Date précise de la lettre Mardi 1er août 1837

Heure 7 h. du soir

Destinataire Guizot, François (1787-1874)

Lieu de destination Val-Richer

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Rochester (Angleterre)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024

---